

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 85

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Fleur-de-Mai
Autor: Ribaux, Adolphe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257027>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Le grand Jean-Jacques

On a beaucoup écrit et parlé sur Jean-Jacques Rousseau tout spécialement cet hiver. Certes, Rousseau est un de nos grands écrivains. Des morceaux, choisis dans son œuvre — et fort heureusement son œuvre est telle que ces morceaux s'en détachent sans effort ni dommage — sont parmi les plus belles pages de la langue française et seront lus tant que vivra cette langue. Toutefois ce n'est pas l'écrivain qui a eu un renouveau d'actualité : c'est le penseur, ou, comme on disait au XVIII^e siècle, le philosophe. Or, chacun encore sait cela, Rousseau ne pensait qu'après avoir senti. Et comme sa sensibilité était d'un malade, d'un déséquilibré, c'est, en somme, le génial détraqué, ce que les physiologistes appellent le dégénéré, qui se dégage plus évident de toutes ces études. A ce compte, on peut dire que le pauvre Jean-Jacques vient de passer un mauvais hiver. ¹⁾

C'est M. Jules Lemaître qui a ouvert le feu. Succédant au regretté M. Brunetière dans la chaire des Conférences libres du Boulevard Saint-Germain, à Paris, il avait pris pour sujet de ses causeries Jean-Jacques Rousseau.

Dès le premier jour, le public avait clairement appris à quels points de vue Rousseau serait étudié. Il est « le père de quelques-unes des plus fortes erreurs du XVIII^e et du XIX^e siècle », et ceci sera l'étude objective ; mais comment ces idées lui sont-elles venues, « par quelle fatalité de tempérament ou de circonstances ; à la suite de

quels souvenirs, de quelles déceptions, de quels regrets, même de quels remords ? » Ceci sera l'étude subjective.

Ceux qui dorénavant voudront connaître Jean-Jacques Rousseau ne se passeront pas du livre de M. Jules Lemaître. Ce livre est tel qu'on pouvait l'attendre de la vigueur et de la finesse intellectuelles du célèbre critique, et aussi de l'expérience sociale que notamment ces dix dernières années lui ont donnée. Dilettante jadis, par qui la vie n'était guère qu'un spectacle, M. Lemaître fut jeté dans la mêlée politique et sociale par l'Affaire Breyfus. On s'en souvient, ainsi que de la célèbre campagne qu'il mena, des étincelantes pages qu'il écrivit ou conférences qu'il fit, toutes marquées au coin du plus pur bon sens français, de ce bon sens qui est le caractère traditionnel de la race française, et qu'obscureissent à plaisir tous les entrepreneurs de « Vérité » de « Justice », de « Progrès », et autres grands mots, dont la sonorité nous étourdit et nous égare. Quand M. Lemaître se retira de la mêlée, il avait touché du doigt les réalités que son regard critique avait aperçues de loin ; il savait à quelles sources empoisonnées s'abreuve notre société moderne. La littérature le reprit, littérature sociale, cette fois, littérature appliquée, comme sont appliquées les mathématiques qui construisent nos chemins de fer et lancent nos projectiles. Reprendre les idées dont notre société vit, dont elle souffre plutôt et meurt ; les suivre dans leurs fructifications, les montrer dans leur fausseté originelle, en leur arrachant le charme dont les ont revêtues ces virtuoses de la séduction littéraire, tel fut désormais son but. Et il arriva tout droit à Jean-Jacques Rousseau, l'in-

venteur de toutes les romances sociologiques, au son desquelles on nous écrase sous une tyrannie reconnue abjecte par ceux là mêmes qui l'exercent, et le plus prodigieux pipeur de mots de langue française et de toute langue humaine.

Inventeur et pipeur inconscient : tout le livre de M. Jules Lemaître établit avec une très grande clarté que Rousseau, contrairement à tous ses confrères en philologie du XVIII^e siècle, n'a pas eu la notion de ce qu'il faut appeler la répercussion sociale des idées qu'il jetait dans la circulation. D'un orgueil incommensurable il recevait comme dus à sa seule personne les succès qu'il eut, les enthousiasmes qu'il fit jaillir, les folies de vie champêtre ou naturelle qu'il suscita ; il ne se doutait pas le moins du monde qu'il faisait dévier toute la vie d'un peuple. Que cet orgueil dégénérât en folie, il fallait s'y attendre, par la naturelle évolution des éléments ataviques d'abord ; puis par le lent empoisonnement des pigures d'amour-propre que lui infligeait tout cet essaim d'auteurs ja'oux et méchants, parmi lesquels il suffit de nommer Grimm et Diderot et surtout Voltaire ; et enfin sous l'action des tares et des infirmités dont il souffrait presque sans relâche et qui, impitoyablement, rappelaient au demi-dieu combien il plongeait dans l'humaine condition.

Au demeurant, par toutes ces parties qui traitent de la personne même de Jean-Jacques Rousseau, le livre de M. Jules Lemaître ne sera précieux qu'à ceux des lecteurs qui trouvent encore intéressante la personne même de Jean-Jacques Rousseau. Combien de pages de ces conférences ne pouvaient être qu'une étude de pathologie tout à la fois mentale et physiologique

herbeuses et le bord des ruisseaux, une taille aussi flexible qu'un jeune brin de saule, telle était Line. Elle n'avait pas trop à travailler, et ses petits revenus lui permettaient de se vêtir avec une certaine élégance. Elle ressemblait vraiment à un radieux matin de mai, plein de la poésie du renouveau.

La dernière année de ses études à Besançon, Prosper Vignal était venu, comme de coutume, passer les vacances chez ses parents. Jusqu'alors il n'avait rencontré Line qu'assez rarement, et comme il était très absorbé et aussi très ingénu, il n'y avait pas fait grande attention. Ce printemps-là, la sève fermentait en lui comme dans les arbres, et par hasard ils s'étaient rencontrés plus souvent, dans les rues du village, à la foire annuelle, qui avait lieu à ce moment, au marché voisin, où Prosper accompagnait sa mère. C'était toujours un plaisir pour lui, comme un sourire et un rayon ; il

ne l'aimait pas encore, mais il aimait à la voir, et chacune de ces rencontres laissait dans son cœur un suggestif souvenir.

Un jour qu'elle herborisait dans un bois, il l'avait aperçue tout à coup, au fond d'un vallon qu'on appelait « la Combe-Profonde », en train de cueillir les premiers muguet.

Il s'était approché, et au bruit de ses pas elle avait relevé la tête.

Jamais il ne l'avait trouvée aussi jolie ; elle avait la grâce et la fraîcheur des candides grappes laiteuses qui déjà s'épanouissaient par centaines parmi les feuilles lancéolées.

— Bonjour, mademoiselle Fleur-de-Mai ! avait-il dit... Vous aimez le muguet ?

— Bonjour, monsieur Prosper, avait-elle répondu... J'aime toutes les fleurs !

— Moi aussi, et en voici la preuve ! ajouta-t-il en désignant sa boîte d'herboriste.... Permettez que je vous aide.

1) *L'Apôtre*, n° de juin 1907.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 2

Fleur-de-Mai

par Adolphe Ribaux

II

On avait appelé de ce nom de « Fleur-de-Mai », dans ce village de la contrée jurassienne, une orpheline qui avait quelque bien et vivait, moitié comme pensionnaire, moitié comme aide pour le ménage, dans une ferme nichée en un repli de la montagne.

Dix-huit ans à peine, et jamais surnom n'avait été mieux appliqué. Des joues et des lèvres roses comme une fleur d'aubépine, des yeux du bleu des scyilles qui à cette saison fleurissaient partout les tranchées

L'origine de Rousseau, son éducation nulle, ses lectures désordonnées, son ignorance, ses vices, ses vagabondages, ses phobies ensuite sa neurasthénie, tout cela, d'après ce livre étrange et cynique des *Confessions*. Ça et là, il vous en revient comme un écho de leçon de clinique et une odeur de salle d'anatomie. M. Jules Lemaître a le mérite d'avoir fait passer cela devant l'auditoire du Boulevard Saint-Germain. Et de fait, il le fallait. Pour mauvaise et trouble, qu'elle soit, c'est là la source des idées de Rousseau. Si toutes n'en proviennent pas absolument, toutes y ont pénétré, et y ont subi une réfraction : c'est ce que M. Jules Lemaître a pris à tâche de démontrer.

Vous jugez si, du côté du Bloc, on fut ému ! Le bistouri enfoncé dans toutes ces purulences ; Rousseau confessé par lui-même et se montrant ce qu'il fut : le lamentable répertoire de tous les égarements, de toutes les impudences, s'exaltant quand même, opposant ses passions et leurs droits à la morale universelle, et n'ayant, dans son œuvre néfaste, qu'une excuse, mais incommunicable, celle-ci, le génie ! Rousseau, c'est déjà tout le Bloc, puisque Robespierre, en ordonnant ses hécatombes, n'avait à la bouche que les mots de vertu et de liberté.

Régat littéraire, les conférences de M. Lemaître sur Jean Jacques Rousseau sont, en même temps et plus encore, un acte social, et, à ce point de vue surtout, elles doivent retenir l'attention.

On l'a vu, c'est comme le père de quelques unes des plus redoutables erreurs modernes que Rousseau y est étudié. « La nature est bonne ; la société l'a corrompue : donc, revenons à l'état de nature ». Telle est la thèse fondamentale de toute l'œuvre de Rousseau. Mais qu'est ce que l'état de nature ? Jean-Jacques répond : « Mes instincts et mon bon plaisir sont sacrés, et je les appelle nature ». Thèse et définition, ah ! qu'il s'est trouvé de gens pour les acclamer, pour en vivre, et pour porter les autres à en vivre, qui par la plume ou par la parole, qui par l'exemple ou l'action directe, qui enfin jusque par les lois selon lesquelles s'organisent ou se modifient les nations ! Ce fut un Évangile nouveau, l'Évangile selon Rousseau, comme on l'a appelé, vieux comme le monde et le mal, hélas ! mais accepté, prôné, en raison même de tout ce qu'il apportait de revanche à cette nature dont l'autre Évangile, le divin, avait dit la défaillance originelle et les dangereuses séductions.

Mais alors, quoi de nouveau dans Rousseau, et quelle est donc cette prodigieuse

influence qu'il a exercée ? Il a donné libre carrière à ce que tout homme sensé réfrénait, avant lui, et continue de réfréner, malgré lui. C'est l'essence mauvaise, présente en moi par le seul fait que je suis de l'espèce humaine, le *figmentum malum*, le vieil homme, que crucifiait saint Paul, et à qui je donne libre carrière, moi aussi, chaque fois que je cède à la tentation. Qu'ai je à m'avouer, pour autant, disciple ou victime de Rousseau ?

Connaît-on la thèse soutenue récemment en Sorbonne M. Pierre Lasserre, sous ce titre : *le Romantisme français*, un livre superbe et courageux, dont l'importance sociale est plus manifeste encore que la valeur littéraire n'en est grande ? Les engouements ne tiennent pas, devant ces fortes analyses, où est dit, bien mieux sans doute et tout haut, ce que nous enseignaient, naguère, plus d'un de nos vieux professeurs de philosophie ou de littérature, simples religieux, mais qui pensaient par eux-mêmes et non dans le sens indiqué par la girouette politique.

Liront-ils aussi l'*Impérialisme démocratique*, de M. Ernest Seillière ? C'est la troisième série d'une étude sur la philosophie de l'impérialisme, ou la « bonté naturelle » de l'homme, la bonté selon Rousseau, y est mise dans son vrai jour : l'incohérent et prodigieux paradoxe ; le secret du charme qu'il exerce encore, malgré le démenti que lui infligent sans cesse les faits.

De par-elles études réconfortent. C'est une révision qui se fait des idées philosophiques, sociales, littéraires que, depuis la Révolution, la société met en œuvre avec une si fatale obstination. L'initiative de cette révision, du moins dans le haut enseignement, appartient à M. Ferdinand Brunetière. On se rappelle la mesquinerie sectaire avec laquelle les Jacobins au pouvoir l'écartaient du Collège de France. Des Français, qui ne voulaient pas qu'une telle voix fût réduite au silence, lui offrirent cette chaire des conférences du Boulevard Saint-Germain, la « Sorbonne libre », comme elle fut aussitôt surnommée. M. Brunetière répondit à l'attente commune en frappant l'ennemi au front : l'Encyclopédie et les encyclopédistes. De son regard pénétrant et sûr, il avait saisi la conspiration ourdie, à la fois contre la tradition religieuse et contre la tradition nationale de notre race française, par cette équipe de sophistes. Il la dénonça avec son autorité impérieuse et sa redoutable logique. L'Encyclopédie avait achevé de corrompre une certaine catégorie de

rent sur une tige, parmi les feuilles, et alors il éprouva comme une sorte de délicieuse secousse électrique.

— Vous méritez bien votre surnom ! dit-il.

Elle partit d'un rire clair :

— Pourquoi ?

Il allait répliquer :

— Parce que vous êtes ravissante... et je vous adore !

Mais il se retint et dit seulement :

— Parce que...

Ce qui la fit rire de nouveau.

— Mon panier est comble, fit-elle enfin ; grand merci, monsieur Prosper !

Il n'y a pas de quoi !

— Mais si ! mais si !... Vous m'avez bien aidée !

Ils se redressèrent. Que la combe était lumineuse et somptueuse de feuillages et d'eaux vivs, quelle magie en cette heure du réveil de la nature ! L'odeur des mugets

nobles et surtout de bourgeois. Ceux-ci n'ont pas fait toute la Révolution, mais ils l'ont accaparée toute. Rousseau leur a fourni la note sensible, celle qui a prise sur le peuple. Et le peuple s'est levé, on sait comment. Ne revenons pas sur ces horreurs. M. Lemaître frappe l'ennemi au cœur, en nous éclairant sur la sensibilité de Rousseau, source malsaine de toutes ses idées. MM. Lasserre et Seillière, et bien d'autres, nous montrent ce qu'en fait ont produit ces idées, ce qu'elles vont continuer de produire. Au milieu des tristesses actuelles, il y a, dans ce travail d'épuration et de critique impitoyable, un grand motif d'espérance. Si jamais peut-être, les principes destructeurs de la foi, de la famille et de la patrie, n'ont été aussi actifs dans la masse, jamais non plus ils n'ont été aussi attaqués, aussi discrédités dans l'élite, chez ceux qui réfléchissent et qui jugent. Dieu a fait les nations guérissables, dit Bossuet. La France prie encore : ne désespérons pas d'elle ; tôt ou tard, par des voies directes ou détournées, l'élite entraînera la masse et la ramènera en des chemins meilleurs..

J. Z.



TROP LAID

C'était une superbe fille au teint éclatant et aux yeux de lumière. Elle avait eu vingt ans à la St-Jean passée et, ce jour-là, on avait fêté ses fiançailles avec Toussaint Forbancs le meunier, au moins aussi beau garçon qu'elle était belle fille, ayant le teint d'une malité chaude, le front intelligent, des yeux bruns au regard franc et des cheveux noirs que la farine de son moulin poudrait comme ceux d'un marquis de l'ancien régime.

Avec cela courageux au travail et possédant le plus joli moulin de bien loin à la ronde, qu'il habitait avec sa grand-mère ; en sorte que, si les garçons de Pierfonds se sentaient fiers de l'avoir pour camarade, les jeunes filles faisaient assaut de coquetterie en son honneur. Mais il ne le remarquait même pas car, bien avant de l'avoir avoué à Claire, il l'aimait au point que le tic-tac de son moulin faisait, dès qu'il l'apercevait, moins de bruit que celui de son cœur.

Cependant la vieille meunière lui dit un jour :

— Mon petit, tu as tort de te laisser prendre par celle-là. Elle est coquette et folle,

s'exhalait capiteuse, la flûte des merles, les trois notes du coucou, un peu mélancoliques, ce vert qui montait partout, comme voulant envahir la terre, cette belle fille et ce beau garçon dans un cadre approprié, tout semblait à l'unisson.

— On dit que vous allez être bientôt professeur, dit-elle.

— Oui, je passerai mes derniers examens en juin.

— Et où irez-vous ?

— Le sais-je?... Où le destin me conduira !

— Seul ?

Le sais-je encore ?

Elle sourit, et comme l'heure sonnait au loin :

— Bon ! me voilà en retard... à cause de vous !... Mais je vous pardonne !... Au revoir, monsieur Prosper !

— Au revoir, Fleur-de-Mai !

(A suivre.)